

9^e édition des rencontres internationales de la photographie en Gaspésie

Annie Lafleur

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89857ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

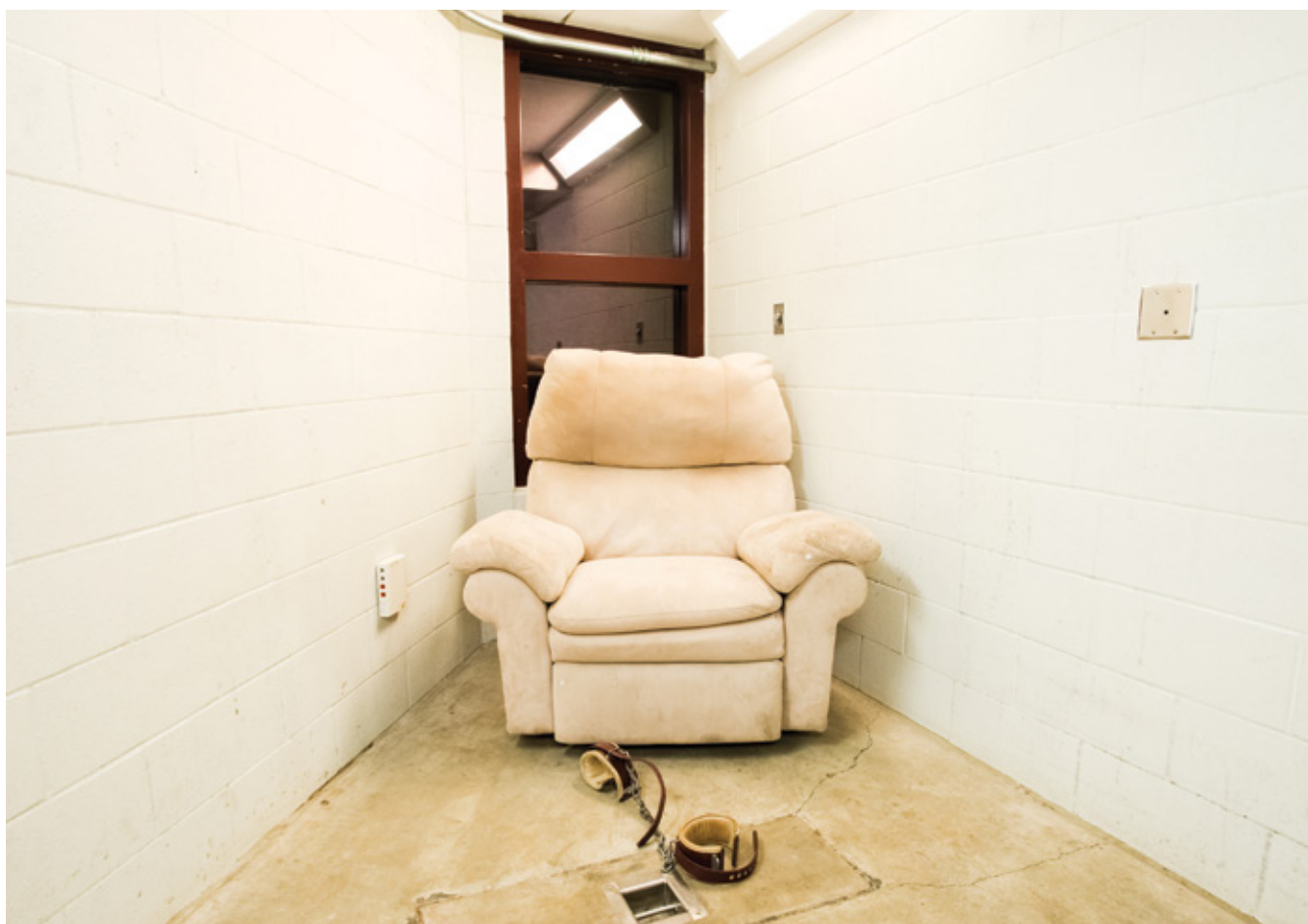
Cite this review

Lafleur, A. (2018). Review of [*9^e édition des rencontres internationales de la photographie en Gaspésie*]. *Spirale*, (266), 95–98.

L'ENDROIT OÙ SE TROUVE MON ÂME¹

Par Annie Lafleur

9^e ÉDITION DES RENCONTRES INTERNATIONALES DE LA PHOTOGRAPHIE EN GASPÉSIE
Du 15 juillet au 30 septembre 2018



Debi Cornwall, *Compliant Detainee Media Room, Camp 5, U.S. Naval Station Guantánamo Bay, Cuba, 2014*

Mon âme, sous un feu si noir, sèche comme le sel,
et ta soif s'y pose, bel oiseau fou.

Anne Hébert, « Fin du monde » dans *Le jour n'a d'égal que la nuit*

Un goéland argenté clopine dans le stationnement du Motel Bleu Blanc Rouge, son aile droite dépliée comme une cape de travers frôle l'asphalte et ralentit ses pas agités. Prince déchu du royaume des cieux, il s'immobilise sur

une roche plate et replie son aile cassée à l'aide de son bec, qu'il enfouit dans ses plumes. Sa progéniture le guette à quelques mètres. Tandis que les cris gouailleurs montent d'un cran au large, les vagues salines se fracassent

contre la berge, où s'entassent galets, coquillages, algues, petits et grands bois de mer. Le goéland ne bougera plus de son rocher miniature, laissant doucement la mort venir à lui.

C'est dans le décor grandiose du parc national de l'Île-Bonaventure-et-du-Rocher-Percé qu'un goéland parmi tant d'autres a tiré sa révérence sous mes yeux. Et c'est au pied de ce rocher, percé en son cœur béant, que j'ai saisi ce qui m'avait portée jusque-là, à mille kilomètres de chez moi ; voir se délester le poids du monde dans l'aile fichue d'un oiseau sans frontière.

Ce goéland fut le symbole fort de ma traversée – que son âme repose en paix –, messenger fragile de l'événement que j'allais couvrir, la neuvième édition des *Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie*. Si Percé fut le point culminant de mon odyssee gaspésienne, le parcours photographique, lui, accomplissait le Grand Tour, de la Matapédia à Marsoui. Déployée en quinze expositions dans une douzaine de municipalités et trois parcs nationaux du territoire gaspésien, cette ambitieuse édition comptait neuf artistes du Québec et du Canada, et huit artistes internationaux.

Élaborée autour de la thématique du chaos, cette édition souhaitait rassembler des artistes « *autour d'une réflexion sur un environnement planétaire en plein bouleversement* », dont les préoccupations se refléteraient dans leur travail et constitueraient « *autant de droits de réponse [au] chaos pour dénoncer les failles et faillites d'un présent fragmenté* », écrit Claire Moeder, commissaire et chargée de

projets aux Rencontres. Un thème qui ratisse large, certes, mais suffisamment nuancé pour évoquer la destruction et la résilience dans des formes engagées, selon des points de vue poétiques, géographiques, politiques. Ces regards croisés se traduisent en images par des espaces abandonnés, transfigurés, embourgeoisés ; par une déterritorialisation et une reterritorialisation aux impacts sociaux profonds ; par des zones néo-urbaines ou militarisées aux allures de *no man's land* ; par des territoires invisibles, imaginaires, scarifiés, que chacun porte en soi, où qu'il soit.

Un pied sur la frontière, l'autre sur l'œuf

À cet effet, les photographies de l'artiste new-yorkaise Debi Cornwall contenaient toute l'éloquence et la brutalité de l'envers du paysage, là où personne ne peut entrer ni sortir. Postées autour du bâtiment La Neigère dans le secteur historique Charles-Robin à Percé, les séries *Bienvenue à la baie de Guantánamo : le camp vu de l'intérieur* (2015) et *Beyond Gitmo* (2015) se trouvaient de part et d'autre de larges coffrages blancs ; d'un côté, des prises de vue inédites du controversé centre de détention militaire à sécurité maximale ; de l'autre, les silhouettes d'ex-détenus, libérés sans avoir été jugés ni même inculpés, la plupart expatriés. En posant de dos à visage couvert – une règle en terrain militaire

–, les ex-prisonniers jouaient leur soi-disant remise en liberté dans une mise en scène sans équivoque. Leur corps changé en prison, fait d'errance et de souffrance, se trouve pour ainsi dire condamné à perpétuité, marqué à jamais par l'injustice et l'absurdité kafkaïenne de leur descente aux enfers. D'aucuns ne pourront d'ailleurs traverser la frontière canadienne, étant soumis à l'interdiction de voyager en sol américain, et par extension, dans les pays avoisinants. Leur présence photographique en terre gaspésienne constituait un étrange salut, tourmenté par le ressac et le chant électrisant des fous de Bassan posés sur le plateau rocheux de l'Île Bonaventure qui, aperçue au loin, faisait écho symboliquement à l'insularité cubaine, là où se trouve la base navale.

Dans cette fraîcheur naissante, juste avant la tombée de la nuit, je songe à l'installation *The Mexico-United States Border* (2015) de Daniel Schwarz, sise à Chandler, à quelques pas de la plage ; proposition que je n'ai pas pu voir en personne. Le dispositif livresque original, posé en accordéon sur des tables à la file indienne, réunissait en une seule séquence ininterrompue un peu plus de 3 000 kilomètres de la frontière américano-mexicaine, allant de la côte Pacifique au Golfe du Mexique, résultat d'images satellites compressées puisées sur Google Maps. Sur les photos qui la documentent, l'œuvre semble perdre un peu de sa force en étant contrecollée sur une longue et étroite base blanche au ras de l'herbe. Un choix tout de même judicieux de la part du comité des Rencontres, tout comme les photographies d'Andreas Rutkauskas.

Ici, une borne incognito, là, un simple panneau, une barricade bancale ou un barbelé usé : *Sur la ligne frontière* était présentée dans le Parc de la Pointe Taylor à New Richmond, superbe parcours à l'orée de la forêt, où une procession de boîtiers attendait le visiteur. Ici, l'intégration des œuvres est plus réussie, nichée au cœur d'une clairière tapissée d'aiguilles d'épinettes. Les postes frontaliers à ciel ouvert captés par l'artiste faisaient littéralement écho au lieu d'exposition,



Myriam Gaumond, De la série *Le vent est tombé*, 2017

à la facilité anticipée d'y entrer et d'en sortir. Sans habitant, sans passeur ni patrouille, déployés sur plus de 8 891 kilomètres en 5 500 bornes, ces postes aux allures de villes fantômes suturent la séparation canado-américaine, ici mise à nu. L'apparente désertion des lieux met en lumière les tensions et la violence sous-jacente à l'ère protectionniste, l'absurdité du chaos qui brille par son absence, autrement dit.

Les œuvres de Rutkauskas ouvraient la voie à une esthétique plus convenue et romantique, dans des mises en scène souvent appuyées, se jouant d'une fin du monde faussement documentée dans la série *Poussière* de Nadav Kander. Ce dernier a capté les décors effondrés de sites désertés après la guerre froide qui a déchiré le Kazakhstan et la Russie, dont les villes de Priozersk (dite « Moscou 10 ») et Kurchatov « ont été le théâtre d'essais atomiques et de tests militaires, justifiés par la course incessante à l'arme nucléaire », écrit Moeder. Les scènes semblent irréelles et les effets destructeurs des conflits sur les bâtiments, la faune et la flore, tristement spectaculaires. Habitué à cataloguer des sites post-apocalyptiques avec, notamment, la série *Chernobyl, Half Life*, ville autrefois considérée comme un modèle soviétique, Kander expose les contrecoups de tragédies postmodernes qui continuent à se jouer en sourdine, ne serait-ce que par le caractère hostile des lieux.

Cette installation photographique se trouvait au pied de la Maison Dolbel-Roberts sur le site patrimonial de Grande-Grave dans la péninsule de Forillon, l'endroit même où les habitants furent expropriés dans les années 1970 afin de « laisser la place à la conservation naturelle et afin de ramener le lieu à l'état de nature sauvage » par la création d'un parc national, peut-on lire sur le site consacré au patrimoine culturel de l'Amérique française. Controverse, contestation et climat tendu dans la région subsistent encore aujourd'hui dans ce coin de pays à la nature majestueuse et austère. Sur les images qui documentent l'installation, on remarque de petits boîtiers reposant sur de plus grands, petit clin d'œil à la

disposition des blocs éboulés dans une ruine. Je me suis demandé pourquoi l'exposition n'était pas présentée dans la maison patrimoniale, ce qui aurait laissé le terrain intact, le paysage libre de ces caissons parfois encombrants et inesthétiques ; qu'on le veuille ou non, ces dispositifs font partie intégrante de l'œuvre.

Un mur qui tombe, un drapeau érigé

Programmé au Centre culturel de Paspébiac, *Demandez aux oiseaux*, documentaire réalisé par le duo Youri Cayron et Romain Rivalan, était accompagné d'une série d'images issues du projet sur la promenade de la plage – une mise en espace qui m'a un peu laissée sur ma faim. Qui plus est, la nécessité de présenter les photos en plus du film m'a paru superflue. En revanche, je retrouvais dans ce long métrage mon oiseau adoré, son image idyllique et son contraire, dans un plan-séquence du spécimen en plein vol, symbole immuable de la liberté et de l'abandon, qui se pose d'un coup d'aile sur un monticule d'ordures, un dépotoir à ciel ouvert. Le documentaire explore le conflit israélo-palestinien à travers l'architecture et l'urbanisme, la quête insatiable de pouvoir au prix de l'anéantissement de la mémoire, de la culture et du patrimoine bâti. Une matière riche qui porte à réfléchir sur notre propre engagement face au patrimoine de notre province, ainsi qu'à la déresponsabilisation d'entrepreneurs avides et agressifs, dans un Québec qui voit tomber un à un ses toits et ses murs ancestraux pour des questions de rentabilité et autres (dé)raisonnements mercantiles.

Le phénomène de l'embourgeoisement et de l'urbanisation accélérée ont par ailleurs occupé plusieurs excellentes propositions artistiques dans cette édition, notamment celle du duo formé par Mathilde Forest et Mathieu Gagnon, qui ont arpenté le quartier industriel de Red Hook, une enclave située au sud-ouest de Brooklyn dans l'état de New York, dans le but de documenter des bâtiments menacés de disparition/démolition. Grâce à la technique de la photogrammétrie – technique également explorée par

François Quévillon dans l'installation multimédia *Météores* (2017), entre histoire géologique et archive rocheuse – qui permet de numériser un objet en de multiples prises de vue algorithmiques, lesquelles sont ensuite recomposées en 3D en postproduction, les photographies découlant de cette technologie se présentent ici comme des paysages anticipés, de facture fantomatique et radiographique, qui exacerbent la vision menaçante à laquelle les bâtiments sont assujettis. Disposée en triptyques directement au sol, l'œuvre photographique de Forest-Gagnon faisait également écho à la mémoire collective des lieux. En effet, Bonaventure est la ville refuge des Acadiens déportés en 1760, elle-même chargée d'histoire et de culture, intrinsèquement liée au patrimoine bâti (dont le phare, l'église et les ponts).

Corollairement, le projet *Chantier sous surveillance* de Janie Julien-Fort ciblait les sites de construction dans la métropole et ailleurs en région. En supplantant les caméras de surveillance à des sténopés – une technique qui remonte aux origines de la photographie –, ces appareils photosensibles pouvaient enregistrer les avancées des chantiers sur de très longues périodes (mois, année). La trajectoire prévisible du soleil et des étoiles, juxtaposée aux mouvements plus chaotiques des pelles mécaniques et des ouvriers, laisse une trace de leur passage sur le papier, une traînée lumineuse qui fait état de la fugacité de la matière. On note sans surprise que les constructions immobilières, plus rentables, l'emportent invariablement sur le quasi statu quo des établissements scolaires frappés par la moisissure et la décrépitude. Retirée *Les paysages éphémères*, cette série évolutive fut présentée dans la ville de Marsoui en Haute-Gaspésie, durement affligée par le phénomène d'érosion côtière. Piqués dans le précieux foin des dunes le long de la promenade de la plage, les pôles pouvaient faire claquer leurs dizaines d'étendards imprimés, affichant les photographies de Julien-Fort comme autant de symboles d'appartenance et de paix, mais aussi d'appels à l'aide devant la menace climatique.

Des étoiles pour un battement

Toutes les œuvres sélectionnées dans cette édition des Rencontres, soit par appel de dossiers ou sur invitation, avaient ceci en commun qu'elles proposaient un angle critique ou dénonciateur ; certaines se voulaient plus poétiques que d'autres. La proposition de Fiona Annis, artiste montréalaise d'origine écossaise, fut sans aucun doute parmi les plus poignantes. En œuvrant uniquement en chambre noire, sans caméra, Annis investit le papier photosensible comme d'autres le territoire, en explorant la matière sous un angle poétique et philosophique. Un rappel à l'ordre renforcé par des citations puisées dans les écrits de Maurice Blanchot et par l'interprétation de données scientifiques de la NASA sur les changements climatiques. Les boîtiers lumineux misaient sur l'esthétique éthérée des pièces, sises dans le parc du Vieux-Quai, à Maria. Lors de ma visite nocturne, l'installation invitait à une introspection, à une réflexion sur notre place dans le monde et notre rapport à la création. *Perdre le nord*, certes, pour mieux se retrouver dans un nouvel ordre des vents : un *big bang* personnel. Les scories infligées au papier ainsi que les traces d'émulsion se traduisent en abstractions géométriques, entre le miroir brisé et la réfraction de la lumière ; le papier devient une sorte de corps paysager avec ses fissures et ses crevasses, ses zones inexplorées ou condamnées, ses trous noirs magnifiques. Non loin du travail de la photographe américaine Alison Rossiter, qui utilise des papiers photographiques expirés, parfois centenaires, pour dessiner avec la lumière sous l'agrandisseur ou peindre dans des bassins de développement, Annis a su créer une œuvre qui prend acte dans le principe même de la sérendipité, en « *partage[ant] l'éternité pour la rendre transitoire* » (Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*).

Un travail qui ouvrait également la voie aux œuvres documentaires d'Éli Laliberté (*La cartomancie du ter-*

ritoire) et d'Élina Perlino (*Indian Time*) sur les territoires autochtones du Nord, entre aliénation et altérité, confession et guérison. La nordicité, par ses paysages et ses visages, révèle à la fois l'immensité de la solitude des Premières Nations, les ravages et les chocs permanents de la colonisation : la mémoire sacrée des peuples autochtones. Tout en contraste, le Britannique Martin Parr exposait sur la Pointe Tracadigash, tout près de la réplique du phare allumé en 1872, les tribulations d'une saison touristique en Inde. Cette série inédite proposait un regard caustique et déjanté sur les hordes de vacanciers se prélassant sur les plages indiennes, doux clin d'œil en direction de Carleton-sur-Mer, endroit de villégiature achalandé dont l'activité touristique représente près du trois quarts de son moteur économique. Notre joyeuse troupe a eu droit à une visite de l'exposition au flambeau, à la belle étoile ; l'expérience nocturne permettait de s'attarder uniquement aux œuvres, ce qui refrenait toute envie de scruter l'horizon, un combat de tous les instants pour ma part.

L'œuvre la plus significative, à mon sens, fut celle de Myriam Gaumond, *Le vent est tombé*, présentée aux abords de la halte routière à Caplan. Le titre annonce d'emblée le destin de Murdochville, ville mono-industrielle qui, dans les années 1950, avait le vent dans les voiles et prospérait grâce à l'exploitation minière dont la population bénéficiait ; mine qui a complètement cessé ses activités à l'aube de l'an 2000. La qualité exceptionnelle des prises de vue, la délicatesse du rendu photographique, la vision sensible et humaniste de l'artiste qui a mené des entretiens avec les murdochilloises, ces femmes qui, contrairement aux mineurs, ont davantage habité la ville que foulé le sol de cuivre de la Gaspé Copper Mines, les archives photographiques consignées par les habitants et intégrées à la série : tout concourait à faire de ce projet le plus marquant de cette édition. Une simple trace de pneu dans la neige, un rideau de travers,

un buisson gelé à flanc de montagne – aujourd'hui reconvertie en station de ski – étaient suffisants pour traduire la nostalgie des habitant.e.s, mais aussi l'espoir d'une renaissance, l'espoir que le vent reprenne de plus belle, plus haut et plus large encore, pour élever les âmes fortes et fières qui peuplent la Gaspésie.

Ce qui m'a paru le plus frappant durant cette tournée fut la dichotomie entre paysages et expositions en plein air, comme si les unes, malgré la qualité du contenu des œuvres en tant que telles, ne parvenaient pas toujours à trouver leur place ou leur pertinence parmi les autres, dans une nature déjà grandiose, qui emporte tout sur son passage. Plus souvent qu'autrement, mon regard était happé par la beauté souveraine des lieux, au point où les installations semblaient de trop, comme si elles entravaient le chemin. Les expositions de Martin Becka et d'Isabelle Gagné au centre d'artistes Vaste et Vague à Carleton-sur-Mer, ou celle de François Quévillon dans l'ancien pavillon d'accueil du parc national de Miguasha, m'ont semblé plus cohérentes en ce sens, même si leur présentation se voulait plus classique. Sans quoi, le visiteur devait composer avec des facsimilés d'œuvres autocollants sur des boîtiers ou des panneaux, ce qui, bien souvent, ne rendait pas justice aux œuvres. Le travail colossal derrière cette organisation et le désir de peupler la région d'art contemporain demeurent des gestes forts et chargés d'espoir, que je salue. Et puis j'ai souvent repensé à l'émotion que j'ai ressentie dans un des virages de la route 132, à l'Anse-à-Beaufils, là où, pendant une fraction de seconde, par la vitre baissée de la voiture, on peut apercevoir l'infractuosité du Rocher Percé. Je dois l'avouer, mon cœur a lâché tout d'un bloc. ■

L'auteure tient à remercier toute l'équipe des Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie pour son accueil chaleureux.

¹ Titre inspiré du recueil de poésie *L'endroit où se trouve ton âme* de Carole David, paru dans la revue *Les herbes rouges*, n° 193, en 1991, puis réédité dans la collection « Territoires », en 2003, accompagné de « Terroristes d'amour ».